

Un prophète
Leçon de vie
Un prophète — France / Italie 2009, 155 minutes

Claire Valade

Numéro 266, mai-juin 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63479ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valade, C. (2010). Compte rendu de [Un prophète : leçon de vie / *Un prophète* — France / Italie 2009, 155 minutes]. *Séquences*, (266), 48–49.

Un prophète

Leçon de vie

Après Cannes 2009, deux choses se sont confirmées avec une évidence incontournable : **Un prophète** était non seulement l'un des meilleurs films de l'année mais aussi un très grand film, point ; et Jacques Audiard a enfin été révélé comme l'un des maîtres du cinéma contemporain, s'il avait jamais été permis d'en douter auparavant. Au cours des mois qui ont suivi, le film a rempli sa promesse cannoise en récoltant tous les honneurs, d'un bout à l'autre de la planète. C'est donc auréolé d'une aura quasi inattaquable qu'**Un prophète** est enfin arrivé sur nos écrans, près d'un an après son lancement triomphal sur la Croisette. Résisterait-il, avec le recul, au poids de ses lauriers ? En douter eût fait montre d'une méconnaissance totale du talent fou d'Audiard. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Jacques Audiard réalise des œuvres qui tiennent le cap et qui durent.

CLAIRE VALADE

Fier héritier du talent de son père Michel, dialoguiste révérend (**Les Tontons flingueurs**), pour la réplique bien tournée, Jacques Audiard est aussi indéniablement bien plus que cela. Il n'a tourné que cinq longs métrages en quinze ans, de son formidable tout premier film, **Regarde les hommes tomber** (1994), à cet immense **Prophète**, mais quels films ! Chacun d'entre eux est une œuvre forte, unique, éminemment personnelle, qui porte la signature singulière et inimitable d'Audiard fils : cette approche en apparence réaliste, mais qui trahit pourtant une mise en scène ultra précise et des échappées intellectuelles ou symboliques évidentes, ces faux héros un peu éclopés par la vie mais néanmoins pleins d'une innocence et d'une pureté qui seront mises à l'épreuve de façon brutale, ces univers marginaux qui flirtent avec le glauque et le sordide sans jamais y succomber vraiment, ces valse ensorcelantes et périlleuses entre personnages torves et victimes consentantes et fascinées qui glissent sur les frontières de l'amoralité, ces rencontres-chocs entre jeunes hommes influençables et vieux maîtres fatigués qui se traduisent par un âpre passage à l'âge adulte et, surtout, cette audace à prendre des risques dramatiques sans craindre de déranger ou sans se détourner de la controverse, sans pour autant chercher spécifiquement à provoquer. C'est tout cela, le cinéma de Jacques Audiard. Et il aborde chacun de ses films avec une telle attention à la mise en scène et à la structure narrative, un tel respect envers l'intemporalité de ses sujets et de son approche cinématographique que ses films ne prennent pas de rides et peuvent être revisités encore et encore, au fil du temps, demeurant aussi pertinents qu'au jour de leur création. **Un prophète** est l'irréprochable accomplissement de cette démarche hors norme dans le cinéma français.

À l'instar du Johnny de **Regarde les hommes tomber**, le protagoniste principal d'**Un prophète**, Malik (Tahar Rahim, une révélation d'innocence et d'intensité contenues), est un jeune homme un peu perdu, assez naïf, qui met les pieds dans une sale histoire compliquée. Par contre, à l'inverse de Johnny, qui suivait Marx, son mentor, avec une dévotion de chiot apprivoisé, Malik ne choisit pas son destin : c'est plutôt son destin qui lui tombe dessus comme une tonne de briques. Envoyé en prison à dix-neuf ans pour un crime qui demeure inconnu du spectateur tout au long du film, Malik devient malgré lui l'homme de confiance du chef d'une



Un individu en devenir

redoutable bande corse nommé César (saisissant Niels Arestrup), qui fait régner l'ordre et la terreur entre les murs de la prison. Bien sûr, il apparaît évident aux malfrats dès son arrivée que Malik est malléable. On ne sait rien de lui. Arabe mais pas musulman, sans famille ni amis dehors comme dedans, pratiquement analphabète, Malik n'a aucune allégeance, aucun recours, aucun passé. Il est une page blanche qui ne demande qu'à être noircie, conservant tout au long du film un certain mystère, à la fois détachement et opacité, qui fait de lui — et du récit qui se construit autour de lui — le moteur de toute la puissance du film. C'est que, de par ses origines floues et modestes, de par cette identité fluide et sans attaches placée au-delà des affiliations ethniques ou sociétales, Malik est d'abord et avant tout un individu en devenir à part entière. Et il est seul maître de son avenir.

En effet, malgré toutes les horreurs qu'on le force à commettre, malgré la détresse et la cruauté qui pourraient l'étouffer de toutes parts, c'est son instinct qui le guide et qui garde une part de lui-même étrangement imperméable à cet assaut de sauvagerie. Ainsi, préservé en son essence, Malik semble conserver une énigmatique rigueur intérieure qui l'empêche de devenir lui-même un monstre. En fait, cette inexplicable rigueur tient en la nature profonde de l'instinct du jeune homme : si, au départ, c'en est un de survie, il apparaît bien vite que Malik est animé en fait par un instinct de



Restez fidèle aux hommes qui en valent la peine

vie. Et cet insatiable désir de vivre lui dit d'absorber, d'écouter, d'observer et, surtout, d'apprendre — à lire, à écrire, à parler le dialecte corse, à tirer les ficelles d'un trafic de drogues à l'intérieur comme à l'extérieur, à rester fidèles aux hommes qui en valent la peine et à se venger de ceux qui se sont montrés sans pitié pour lui et, par-dessus tout, à rester en marge des conflits, disponible et ouvert à toutes les possibilités. Il se prépare à la vie qui l'attend après la prison, spontanément, l'air de rien, à la barbe de son mentor-tortionnaire.

Audiard filme cet apprentissage avec un réalisme cru et douloureux mais jamais appuyé, ponctué de moments au sens plus obscur, comme ces apparitions surréalistes de Reyeb, la première victime de Malik, qui semble le hanter non pas pour le perturber, mais plutôt pour l'inspirer et le guider. Le réalisateur accentue aussi l'isolement et le confinement par l'exiguïté des lieux, les couleurs sales et grises de la prison, la lumière blafarde des cellules ou la blancheur morne de la cour carcérale. Le contraste est d'ailleurs frappant entre cet univers et celui, éblouissant, des environs de Marseille, avec son soleil d'un jaune radieux et sa Méditerranée d'un bleu scintillant que Malik voit pour la première fois au moment d'une permission particulièrement mémorable. L'image, ô combien douce-amère, de Malik préférant se laisser lécher les orteils par le sable chaud et la mer plutôt que de suivre le caïd italien qui l'accueille dans une partouze, en dit très long sur l'évolution du jeune homme à ce moment du récit.

Pourtant, au-delà des innombrables détails minutieusement enchevêtrés qui marquent la transformation de Malik, deux scènes résumant et encadrent brillamment le parcours révélateur de celui-ci. La première arrive au tout début du film. Forcé par César de tuer un nouvel arrivant, Reyeb, Malik se résout à accomplir le meurtre. La scène est d'une brutalité implacable, justement parce que Malik est loin d'avoir l'étoffe d'un assassin : le geste dérape, le meurtre se complique, les deux hommes se battent avec désespoir,

la mort est loin d'être propre et clinique, le sang gicle, Malik en est couvert, il vomit. Mais personne ne vient. César a fait évacuer cette aile de la prison. Malik reprend son souffle. Il se calme. Il est sauf. En dix minutes à peine, son destin vient de basculer, mais pas uniquement à cause du meurtre. D'un côté, Malik a prouvé sa valeur aux yeux de César, proto-père pour lui, qui lui apprendra à son insu tous les secrets du métier, mais qui méprisera toujours profondément le jeune homme. De l'autre, en quelques minutes à peine, Reyeb a su, lui, s'intéresser au garçon, l'encourageant à sortir du bagne moins idiot qu'à son arrivée. Malik tirera une excellente leçon de ses rapports avec les deux hommes.

La seconde scène conclut le film. Après s'être vengé de César, maintenant seul et traqué par le clan corse à cause de ses manigances (révélées au chef par Malik), Malik a trouvé accueil et protection auprès des musulmans (pour qui il avait obtenu d'importantes faveurs). Sa peine prend fin. Il quitte la prison la tête haute et fort de solides nouvelles alliances. La veuve de son fidèle ami Ryad l'attend dehors. Trois énormes bagnoles noires l'attendent aussi, en retrait, avec une armée de gros bonzes à sa disposition. Malik leur lance un regard qu'on dirait quasi désintéressé, puis se tourne vers la jeune femme. Elle l'invite à demeurer chez elle pour le moment. Ils se mettent à marcher vers le bus. Et, derrière Malik, gardant une distance respectueuse, les trois énormes voitures s'enfilent à sa suite, comme une escorte vigilante qui refuse pourtant de s'imposer. Le nouveau chef, resté simple et humble, est un homme protégé, mais il est surtout un homme libre. **S**

■ France / Italie 2009, 155 minutes — **Réal.** : Jacques Audiard — **Scén.** : Jacques Audiard, Thomas Bidegain d'après un scénario original d'Abdel Raouf Dafri et Nicolas Peuffaillit — **Images** : Stéphane Fontaine — **Mont.** : Juliette Welfling — **Son** : Brigitte Taillandier, Francis Wargnier, Jean-Paul Hurier, Marc Doisne — **Dir. art.** : Michel Barthélémy — **Cost.** : Virginie Montel — **Mus.** : Alexandre Desplat — **Int.** : Tahar Rahim (Malik El Djebena), Niels Arestrup (César Luciani), Adel Bencherif (Ryad), Hichem Yacoubi (Reyeb) — **Prod.** : Lauranne Bourrachot, Martine Cassinelli, Marco Cherqui — **Dist.** : Métropole.